

# DISCOURS FAMILIERS

## I

### LA DEMANDE DU PAIN QUOTIDIEN



**Sermon sur Matth. VI, 11.**

Donne-nous aujourd'hui notre pain  
quotidien.

Mes frères, on regarde généralement l'Évangile comme destiné à nous annoncer notre réconciliation avec Dieu, à nous détacher de la terre, à élever nos désirs vers le ciel, à nous en tracer le chemin. Rien n'est plus vrai sans doute ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que par là même il diminue pour nous les peines de la vie, il écarte ses plus grands maux, ses épines les plus déchirantes, et nous dispose à passer ici-bas nos jours dans une douce tranquillité. Ce qui ne l'est pas moins encore, c'est que quelquefois aussi il s'occupe directement de notre bonheur temporel, et que loin de nous faire négliger nos intérêts présents, c'est lui qui nous apprend le mieux à y pourvoir.

Ainsi, par exemple, dans la prière que le Seigneur enseigna lui-même à ses apôtres, dans cette prière sublime où Jésus ne nous fait demander que les biens les

plus dignes de nos souhaits, il n'oublie point ce qui nous est nécessaire pour cette vie ; il nous enseigne à dire : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

C'est pour entrer dans les vues de notre divin Maître, qu'après vous avoir souvent parlé de la suprême excellence des biens du ciel et de l'ardeur qu'ils doivent vous inspirer, du prix de votre âme et de tout ce que le Seigneur a fait pour la sauver, nous venons aujourd'hui vous entretenir de vos besoins par rapport à cette vie, vous rappeler ce que la religion vous offre et ce qu'elle exige de vous à cet égard. Pour cela nous n'avons qu'à développer les paroles de notre texte : nous y trouverons tout ce qui peut nous éclairer sur cet intéressant sujet.

Chrétiens, lorsque nous vous appelons à vous élever au-dessus des choses sensibles, à méditer quelque une des grandes vérités de la foi, trop souvent peut-être nous avons peine à fixer votre attention ; aujourd'hui, du moins, que nous venons vous parler de ce qui peut éloigner de vous la cruelle indigence et les soucis rongeurs ; puissions-nous faire passer les leçons de la sagesse jusqu'au fond de vos cœurs ! puissions-nous être entre les mains de Dieu l'instrument de votre bonheur ! Amen.

*Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Cette prière suppose : 1° certaines vérités qu'il faut croire, 2° certains devoirs qu'il faut pratiquer.

I. Je dis, *des vérités qu'il faut croire.* Telle est 1° celle-ci : *Le superflu ne doit pas être l'objet de nos désirs et moins encore de nos prières.* Jésus-Christ ne nous fait pas demander de grands domaines, de belles maisons, des habits précieux, des viandes délicates, mais seulement du *pain*, c'est-à-dire, ce qui nous est nécessaire pour vivre chacun

dans notre condition. Dieu s'est chargé de pourvoir à nos besoins, mais il n'a promis nulle part de remplir la vaste étendue de nos désirs terrestres : il n'a promis nulle part de réaliser ces plans de fortune et de plaisir qui nous sont tracés par nos passions.

Eh ! si vous jouissez de la santé ; si vous avez le nécessaire, ou si par votre travail vous pouvez facilement vous le procurer, et que d'ailleurs votre âme soit en paix avec Dieu par Jésus-Christ, que vous reste-t-il à désirer ? il ne tient qu'à vous de jouir du vrai bonheur. Nous ne craignons pas de vous l'affirmer : c'est surtout dans les champs, c'est surtout dans votre état qu'on le trouve. Ebloui d'abord par l'éclat et les jouissances de la fortune, c'est dans la demeure des riches que l'homme place la félicité : il n'imagine pas qu'elle puisse se rencontrer ailleurs ; mais lorsqu'il s'en approche, lorsqu'il observe les choses de plus près, il ne tarde pas à se convaincre que, quels que soient les avantages de cette situation, elle a aussi ses embarras, ses soucis, ses inquiétudes, qu'on est comme forcé d'y vivre pour l'opinion plus que pour soi-même, qu'on y est plus exposé aux revers, et que les heureux qu'on y voit le sont, non par le privilège de leur condition, mais par des vertus à la portée de tous les hommes, je veux dire la piété, la bonté du cœur, la modération et cette foi chrétienne *qui nous apprend à être content dans quelque état qu'on se trouve*<sup>1</sup>. Oui, voilà ce qui contribue le plus à notre bonheur ; voilà ce qui donne dans tous les états des jours sans nuages et sans tempête, des nuits tranquilles, une confiance entière en la Providence, une attente paisible du dernier moment.

<sup>1</sup> Philip. 1v.

Que faites-vous donc, ô vous qui, à la source de ces jouissances, vous livrez encore à d'éternelles agitations, à des désirs sans fin? vous qui croyez qu'il manque à votre bonheur d'avoir une plus grande fortune! Hélas! dans ce malheureux préjugé vous ne goûtez aucun des plaisirs qui sont près de vous; vous ne soupirez qu'après l'acquisition de ces biens imaginaires; vous faites dépendre votre bonheur de mille choses qui ne seront peut-être jamais en votre pouvoir; vous perdez ainsi à désirer le temps destiné à jouir, et vous mourrez sans avoir vécu. Ah! tandis qu'il en est temps encore, apprenez à vous réduire à vos véritables besoins; et pour que la prière que le Sauveur met aujourd'hui dans votre bouche ne soit pas en opposition avec vos sentiments, comprenez enfin que *si nous avons de quoi nous nourrir et nous vêtir, cela doit nous suffire*<sup>1</sup>.

Telle est la première vérité que suppose la demande du pain quotidien; en voici une seconde: *C'est de Dieu qu'il faut attendre ce qui nous est nécessaire; c'est à lui qu'il faut le demander; c'est à lui qu'il faut en rendre grâces, en rapporter la gloire, quand nous l'avons obtenu.*

2° On dit souvent que l'homme est l'artisan de sa fortune. Rien n'est plus faux que cette maxime si l'on n'en restreint pas le sens. Le Dieu créateur et conservateur est le grand arbitre de notre sort; tout ce qui dépend de nous c'est, comme nous le dirons bientôt, d'y concourir selon ses vues. Et n'éprouvons-nous pas tous les jours combien peuvent être faibles ou inutiles pour l'avancement de notre fortune, et nos soins, et notre industrie, et le crédit de ces amis en qui nous mettons

<sup>1</sup> 1 Tim. vi, 8.

notre confiance? Ne savons-nous pas que mille accidents qui ne dépendent point de nous peuvent nous enlever ou les biens que nous avons acquis, ou la santé nécessaire pour en jouir? Ne voyons-nous pas dans bien des rencontres que *le prix de la course n'est pas pour les plus légers, ni la victoire pour les plus forts, ni le pain pour les plus prudents, ni la faveur pour les plus habiles*<sup>1</sup>? Ne voyons-nous pas, en un mot, par mille et mille exemples, qu'en vain, comme dit l'Écriture, *on se lève matin, on se couche tard, on mange le pain de douleur, et que c'est Dieu qui donne du repos à ceux qu'il aime*<sup>2</sup>.

Mais si cette vérité frappe, c'est surtout à la campagne. Dans le tumulte des villes et dans le déploiement de l'industrie humaine il n'est pas si facile de remarquer l'action de la Providence. Ici nous nous sentons immédiatement sous sa main. Ici d'une vue plus distincte nous apercevons l'Éternel qui règne sur l'univers, qui du haut de son trône nous envoie tantôt cette chaleur qui vivifie la nature, et ces pluies bienfaisantes qui la raniment ou la fécondent; tantôt ces foudres et ces orages qui détruisent en un instant nos espérances, et nous avertissent de sa justice aussi bien que de son pouvoir; en sorte qu'on ne saurait dire si l'homme des champs qui oublie que c'est de Dieu seul qu'il tient sa subsistance, qui néglige de la lui demander ou qui ne lui en rend pas grâce, est plus coupable qu'insensé. Ah! *ne fais point le superbe*, dit le Psalmiste, *et n'affecte point l'indépendance...* C'est Dieu qui gouverne. Il donne la pauvreté et les richesses; il abaisse l'un et élève l'autre<sup>3</sup>. Il n'a point cessé de rendre témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien aux hommes, en dispensant

<sup>1</sup> Ecclés. ix, 11. — <sup>2</sup> Ps. cxxvii, 2. — <sup>3</sup> Ps. lxxiv, 5-8.

*les pluies du ciel et les saisons fertiles, en nous donnant la nourriture avec abondance et remplissant nos cœurs de joie*<sup>1</sup>. O mon Dieu! je m'attendrai donc à toi dans tous mes besoins : tu ne saurais abandonner ta créature, ton enfant, ton racheté; et tout ce que je recevrai de toi, je m'en servirai selon ta volonté, comme un administrateur fidèle.

3<sup>e</sup> Enfin, mes frères, une troisième vérité que suppose notre texte, c'est qu'il ne faut point nous inquiéter pour l'avenir; qu'il ne faut point nous occuper péniblement d'un temps éloigné auquel il ne nous sera peut-être pas donné d'atteindre. Jésus-Christ ne nous fait demander que le pain quotidien, le pain de chaque jour, et seulement pour le jour où nous prions : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. Il veut nous faire sentir notre absolue dépendance, et la nécessité de prier tous les jours. Il veut bannir de notre cœur ces soucis, ces inquiétudes terrestres qui viennent d'un amour déréglé pour les biens du monde, qui feraient employer de mauvais moyens pour les obtenir, et qu'accompagnent le chagrin et la défiance. Il veut qu'après avoir pris les mesures convenables et fait pour nous procurer le nécessaire tout ce que demande une sage prévoyance, nous nous déchargions ensuite sur lui de tout ce qui pourrait nous inquiéter<sup>2</sup>; pleins de confiance en sa bonté, et recevant avec reconnaissance ce qu'il nous donne chaque jour. C'est ainsi que le Seigneur avait voulu que les juifs recueillissent chaque matin la manne qui faisait leur subsistance, et s'en remissent à lui pour le lendemain : *Ne vous inquiétez donc point, nous dit Jésus, et ne dites point : Où trouverons-nous de quoi manger et boire, et de quoi nous habiller? car ce sont*

<sup>1</sup> Act. XIV, 17. — <sup>2</sup> 1 Pierre v, 7.

*les païens qui recherchent ainsi toutes ces choses, et votre Père céleste sait que vous en avez besoin.... Ne soyez point en souci pour le lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine<sup>1</sup>.*

Telles sont les principales vérités qu'a voulu nous rappeler le Sauveur en nous faisant demander à Dieu notre pain quotidien. Si nous en sommes pénétrés, elles influenceront naturellement sur notre conduite. Libres d'ambition et de cupidité, nous ne nous consumerons point en soucis et en travaux pour atteindre un superflu qui fait si peu pour le bonheur et qu'il ne nous est pas même permis de demander. Nous nous abstiendrons avec soin, nous aurons horreur de toute fraude, de tout moyen de gagner criminel ou impie, en un mot, de tout ce qui pourrait déplaire à l'Arbitre de nos destinées et l'irriter contre nous. Notre cœur n'étant plus appesanti ni courbé vers la terre, notre cœur mis en liberté et sachant apprécier les vrais biens, notre cœur pourra s'élever, se donner à celui qui peut seul le satisfaire et le remplir : *Nous chercherons avant tout son royaume et sa gloire, persuadés que, selon sa promesse, les autres choses nous seront données par dessus<sup>2</sup>* ; mais en même temps nous mettrons fidèlement en œuvre les moyens que Dieu nous indique lui-même pour nous procurer le pain quotidien. C'est ce qu'il nous reste à vous expliquer.

II. 1° Le premier de ces moyens, c'est le travail, un travail légitime, modéré, paisible, réglé sur la loi de Dieu. Il faut agir avec Dieu si nous voulons qu'il agisse avec nous. Sans doute, il faut tout attendre de la Providence, comme si toute notre activité ne pouvait rien ;

<sup>1</sup> Matth. vi, 31, 32, 34. — <sup>2</sup> Matth. vi, 33.

mais il faut aussi déployer toute notre activité, comme si nous n'attendions rien de la Providence; sans doute, c'est elle qui *donne l'accroissement*, mais il faut aussi que *l'homme plante et qu'il arrose*<sup>1</sup>. Toutes choses prospèrent à celui qui veille, qui agit, qui consulte, disait un païen; mais dès que vous vous livrez à la paresse, c'est en vain que vous implorerez le secours du ciel; vous le trouverez irrité, inexorable. Que lui demandez-vous en effet, vous qui vous abandonnez à l'oisiveté? Prétendez-vous qu'il rende fertiles ces terres dont vous négligez la culture, qu'il vous envoie votre nourriture par les anges ou par les oiseaux du ciel? Il veut pourvoir à vos besoins, mais dans le cours ordinaire des choses, c'est en bénissant l'ouvrage de vos mains. Ce ne fut pas le seul glaive de Dieu qui vainquit les Madianites; ce fut aussi le glaive de Gédéon. Ce ne sera pas le bras de Dieu seul qui élèvera votre fortune et soutiendra votre maison, ce sera le vôtre et le sien. Ce sera Dieu qui vous donnera l'intelligence, la force, les occasions favorables; à tout cela, ce sera vous qui joindrez le travail et l'application nécessaires; autrement vous demeurerez ou vous tomberez dans la misère avec tous les moyens d'en sortir.

N'est-ce pas ainsi que l'on a vu déchoir des familles qui étaient parvenues à une honnête aisance? C'est par le travail le plus assidu, par le soin de veiller sur leur maison, de diriger eux-mêmes tous les ouvrages, par l'attachement le plus scrupuleux à tous les devoirs de leur état, que les pères avaient insensiblement amélioré leur sort; et les enfants, par un lâche amour du repos, par quelques années d'oisiveté, vont replonger leurs fa-

<sup>1</sup> 1 Cor. III, 6.

milles dans le néant. *La main du paresseux fait devenir pauvre, dit le sage, mais la main de l'homme diligent l'enrichi* <sup>1</sup>.

Cependant ces êtres oisifs se consomment en de vains désirs ; ils passent leurs jours en projets, et peut-être en murmures. Il est juste pourtant que l'homme né pour le travail et qui languit dans l'oisiveté, languisse aussi dans l'indigence, et que, ne voulant rien faire, il ne possède rien. Saint Paul va même jusqu'à *dire expressément que si quelqu'un ne veut point travailler, il ne doit pas non plus manger* <sup>2</sup>.

2<sup>o</sup> Un autre moyen non moins utile pour nous préserver de la disette, c'est l'économie et la frugalité. Ce ne sont pas tant nos besoins que nos désirs immodérés qui nous font traîner dans l'indigence une vie pénible et malheureuse. L'homme qui se contente de peu est toujours assez riche. Or, que fait une sage économie ? Elle nous apprend à distinguer le nécessaire du superflu : non-seulement elle règle la dépense que nous sommes obligés de faire, mais elle nous porte à ménager avec prudence, à conserver plus longtemps en bon état les choses qui sont à notre usage.

Parmi les personnes qui se plaignent qu'elles manquent du nécessaire, n'en est-il point qui, pour trouver qu'il ne leur manque rien, n'auraient qu'à retrancher ce qu'elles achètent sans nécessité, ce qu'elles consomment en de vains et dangereux plaisirs, ou ce qu'elles dépensent en fantaisies ruineuses ? N'en est-il point qui par la même voie pourraient encore se procurer de quoi faire du bien aux véritables indigents ? « Ce que mes re-

<sup>1</sup> Prov. x, 4. — <sup>2</sup> 2 Thess. III, 10.

venus ne me permettent pas de faire, disait un homme généreux, l'épargne et la frugalité m'en fournissent les moyens : c'est comme la source où je puise mes libéralités ; » et c'est ainsi, mes frères, que l'économie devient une vertu et que dans la plus haute condition elle ajoute du lustre à la grandeur.

3° A l'économie joignons quelques autres qualités qui en découlent ou qui lui tiennent de près : l'esprit d'ordre, par exemple, sans lequel on ignore même ce que l'on possède, on multiplie ses dépenses sans raison, sans proportion avec son gain ou ses revenus, et l'on se ruine en détail ; cette habitude trop rare, hélas ! parmi les habitants de la campagne, de tenir ses comptes en règle et par écrit, sans laquelle on est si souvent dupe de l'erreur ou de l'injustice des hommes ; cette sagesse encore qui craint de trop entreprendre, d'aller au delà de ses forces, de se préparer une chute honteuse, et qui ne veut marcher qu'à pas sûrs : cette prévoyance enfin si louable lorsqu'elle ne dégénère pas en une criminelle inquiétude, cette prévoyance qui fait penser et pourvoir aux besoins que l'avenir nous prépare, et dont le moindre fruit peut-être est d'agir toujours à propos, toujours de la manière la plus avantageuse : *Le sage a toujours sa maison bien approvisionnée, tandis que l'insensé se hâte de tout consumer* <sup>1</sup>.

4° Disons enfin que pour rendre nos soins et nos travaux agréables à Dieu, pour l'intéresser à les bénir, il faut non-seulement que l'activité, la justice, la modération, la prudence président à toutes nos entreprises, mais aussi que nous soyons animés de l'esprit de la charité, que nous fassions nous-mêmes tout le bien qui est

<sup>1</sup> Prov. XXI, 20.

en notre pouvoir. *Tel répand qui sera enrichi*, dit l'Écriture, *tel amasse outre mesure qui n'aura que disette*<sup>1</sup>. Et comment oseriez-vous demander à Dieu son assistance si vous lui refusiez le secours léger qu'il vous demande par la bouche d'un de vos frères? Vous savez que pour rendre vos champs fertiles il faut confier à la terre une partie de vos grains ; serait-il sensé de croire que pour faire entrer l'abondance dans vos maisons, vous n'avez qu'à vous resserrer par une épargne rigoureuse, par une attention continuelle à ne rien laisser échapper de vos mains? Non, non ; Dieu ne se plaira à multiplier vos biens qu'autant que vous aimerez à vous élargir en aumônes. Il exige de nous ce tribut de reconnaissance : c'est pour nous l'apprendre qu'il nous fait prier non pour nous seuls, mais pour tous les hommes ; qu'il veut que nous lui demandions tous en commun *notre pain*, un pain que la charité doit partager entre tous. Qu'il entend donc mal ses intérêts celui qui, dès que le bras de Dieu paraît près de le frapper dans sa fortune, se hâte de diminuer ou de supprimer ses aumônes ! Eh ! c'est alors qu'il faudrait plutôt les redoubler. Dieu le punit peut-être parce qu'il est trop attaché aux biens de la terre ; se fera-t-il de cette passion même un bouclier contre Dieu ? Sa négligence à payer au ciel l'offrande de la charité est la première cause de ses disgrâces ; croit-il qu'en s'obstinant à refuser ce tribut, il rappellera la bénédiction de Dieu qui s'éloigne de sa maison ? Que vous entendez mal vos intérêts, vous tous qui regardez comme perdu pour la terre ce que vous donnez aux pauvres ! est-ce ainsi que vous vous confiez en la Providence ? Eh quoi ! vous jouissez des biens

<sup>1</sup> Prov. xi, 24.

qu'elle vous accorde gratuitement, et vous ne pouvez croire qu'elle vous rendra selon sa promesse ce que vous lui aurez *prêté* dans la personne des indigents<sup>1</sup> ! *Donnez et l'on vous donnera*<sup>2</sup>, c'est Jésus-Christ lui-même qui parle ainsi. Que voudriez-vous de plus formel ? Donnez donc toujours, mes frères : si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais donnez encore. Quand un indigent véritable implore votre compassion au nom du ciel, et qu'ensuite il prie Dieu de vous traiter comme vous l'avez traité, ah ! cette prière n'est pas un vain son qui se perde dans les airs ; qu'elle soit une bénédiction ou une malédiction, elle manque rarement de s'accomplir.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et faisons sur nous-mêmes un sérieux retour.

Je m'adresse d'abord à vous qui gémissiez dans l'indigence ou qui êtes sur le point d'y tomber ; à vous qui lorsque vous demandez à Dieu le pain quotidien, lui demandez une subsistance que vous ne savez comment vous procurer. Avant de vous plaindre de votre situation, examinez si elle n'est point votre ouvrage : examinez si l'on ne peut point vous appliquer cette maxime du sage : *L'homme par son imprudence pervertit ses voies, rend son sort malheureux, et il s'en prend à l'Eternel*<sup>3</sup>.

A Dieu ne plaise que nous voulions ajouter à votre infortune en vous accusant d'en être les auteurs ! Nous savons que dans bien des circonstances on voit diminuer, tarir ses ressources, sans que ce soit par sa faute. Nous savons d'ailleurs quel respect on doit aux infortunés, et nous n'ignorons pas que souvent on les juge avec trop

<sup>1</sup> Prov. xix, 17. — <sup>2</sup> Luc, vi, 38. — <sup>3</sup> Prov. xix, 3.

de sévérité, qu'on les blâme des moindres fautes, tandis qu'on les plaint à peine des plus grands malheurs, comme s'il fallait être des anges pour avoir droit à la pitié des hommes. Loin de nous une pareille conduite! Nous ne vous jugerons point, mais jugez-vous vous-mêmes d'après les réflexions que nous allons vous proposer.

Si pour obtenir de Dieu notre pain quotidien il faut nous aider par le travail, la prudence, l'ordre, l'économie; s'il faut l'intéresser à notre sort en reconnaissant avec joie et soumission qu'il en est le maître, et en nous intéressant à celui de nos semblables, voyez si vous avez rempli ces différents devoirs.

Sans doute, vous vous êtes acquittés de quelques-uns : si cela n'était pas, vous ne pourriez fermer les yeux sur l'imprudence de votre conduite, et il serait peu nécessaire de sonder votre conscience.

Peut-être avez-vous travaillé; mais avez-vous cherché à attirer la bénédiction du Seigneur sur ce travail? L'avez-vous prié de faire prospérer l'ouvrage de vos mains? Après avoir fait ce qui dépendait de vous, vous êtes-vous remis entre les bras de sa Providence avec un cœur soumis? De vains désirs, des souhaits ambitieux ne se sont-ils point mêlés au désir juste et naturel de vous procurer le nécessaire? Pour donner plus de temps au travail n'avez-vous point profané les sabbats du Seigneur? N'avez-vous point abandonné ces saintes assemblées où Dieu veut recevoir nos hommages réunis? S'il en est ainsi, ne vous étonnez pas du peu de succès de vos efforts : le Seigneur se plaît à dissiper par son *souffle* ce que l'on veut amasser sans son secours <sup>1</sup>.

Je vous le demande encore : votre travail a-t-il été

<sup>1</sup> Agg. I, 9.

toujours juste et honnête? N'avez-vous cherché à sortir de la pauvreté que par les moyens que le Seigneur prescrit lui-même? Ah! si vous vous étiez permis de manquer de fidélité, de vous approprier le bien d'autrui, que de maux vous auriez à craindre! *Ainsi a dit l'Eternel : La malédiction entrera dans la maison du larron..... elle demeurera au milieu de cette maison ; elle la consumera avec son bois et ses pierres*<sup>1</sup>.

Avez-vous joint la prudence au travail? N'avez-vous point fait d'entreprise sans réflexion, séduits par l'exemple de ceux qui dans une autre situation pouvaient risquer plus que vous? Ne vous êtes-vous livrés à personne sans être sûrs qu'il méritât votre confiance? Avez-vous cherché des conseils utiles, et les avez-vous toujours suivis? Avez-vous eu soin de ne prendre jamais d'engagement lorsque vous n'étiez pas en état d'y réfléchir? car, hélas! c'est ainsi, c'est dans les moments où ils ne sont plus à eux-mêmes que trop souvent des hommes considérés risquent leur subsistance et celle de leur famille, deviennent les jouets de ces fourbes qui gardent sur eux l'avantage du sang-froid, et qui savent que pour les tromper ils n'ont qu'à leur faire perdre la raison dans le vin. Avez-vous tâché d'entretenir la bienveillance de vos voisins, de vos protecteurs? Ne les avez-vous point rebutés, sinon par votre ingratitude, du moins par une négligence qui peut y ressembler? Ne les avez-vous point blessés par une hauteur, par une fierté qui révolte chez le pauvre que tout avertit de ses besoins et de sa misère?

Avez-vous joint l'ordre et l'économie à la prudence? N'avez-vous jamais rien perdu ou ruiné par votre faute? Avez-vous su conserver, entretenir soigneusement le peu

<sup>1</sup> Zachar. v, 4.

de choses dont vous avez la propriété? Avez-vous pensé d'avance quel serait le moment favorable pour tel ou tel ouvrage, pour tel ou tel arrangement? Avez-vous su profiter de l'exemple de l'abeille, amasser, comme elle, dans la belle saison, pour le temps où l'on ne peut travailler? Avez-vous su mettre en réserve quand vous le pouviez, ce qui est nécessaire pour payer le tribut imposé par l'État, pour éteindre ou diminuer vos dettes, pour vous nourrir, vous vêtir, vous chauffer pendant l'hiver, vous soutenir enfin si Dieu vous affligeait de quelque maladie? Ne vous est-il point arrivé, au contraire, lorsque après bien des peines vous vous trouviez un peu de superflu, de vous laisser aller à cette aisance momentanée, de tout dissiper avec une folle sécurité? Ne nourrissez-vous point de goût dispendieux, de délicatesse peu convenable à votre fortune? Savez-vous, en un mot, vous réduire aux vrais besoins de la nature?

Pouvez-vous enfin vous rendre le consolant témoignage qu'en demandant à Dieu son secours, vous n'avez pas refusé à l'homme dont les besoins étaient encore plus pressants que les vôtres, celui qu'il implorait de vous?

Si votre conscience vous condamnait en secret sur quelques-uns de ces articles, que pourriez-vous attendre du Seigneur? Que serait votre prière? Un acte d'hypocrisie qui provoquerait son indignation. Savez-vous ce que signifierait dans votre bouche la demande du pain quotidien? Dans la bouche de l'homme dur, elle signifie : Seigneur, donne-moi des richesses pour ne les partager avec personne. Accorde-moi une aisance dont je veux jouir seul, un pain que je ne romprai pas avec celui qui a faim. Dans la bouche de l'homme paresseux, négligent, vain ou sensuel, elle signifie : Seigneur, fais de

continuels miracles pour me nourrir, car je veux vivre dans une indolence qui me plaît. Veille sur ma maison pour m'en épargner la peine. Donne-moi de quoi briller aux yeux de mes voisins, de quoi les effacer et mortifier leur vanité. Donne-moi de quoi satisfaire ma sensualité, au risque d'appesantir mon cœur par les excès de la bonne chère et du vin.

Mais si vous avez horreur d'une telle prière; si vous n'avez point à chercher en vous-mêmes les causes de votre pauvreté; si vous avez fait tout ce qui était en vous pour vous en garantir ou vous en tirer, gardez-vous d'en rougir ou d'en être abattus. Regardez-la comme une dispensation de la Providence à laquelle vous devez vous soumettre. Dites-vous que supporter votre sort avec patience, c'est la vertu qu'attend de vous l'Arbitre suprême des événements; et si vous n'êtes pas sûrs d'obtenir de lui l'entier changement de votre situation, vous pouvez vous promettre qu'il l'adoucirait par les dispensations secrètes de sa Providence ou par les consolations divines de sa grâce, qu'il vous soutiendra, qu'il ne vous abandonnera point, qu'il échauffera en votre faveur la charité de l'homme bienfaisant, et qu'à l'époque où vous n'envisagez point de ressource, au terme où vous craignez d'arriver, ses secours viendront vous ranimer et vous inviter à le bénir.

Je m'adresse ensuite à vous qui possédez une honnête aisance; je voudrais aussi que vous vous demandassiez à vous-mêmes si, par la manière dont vous l'avez acquise, par l'usage que vous en faites, vous pouvez dire à Dieu sans craindre de l'offenser : Conserve-nous ce bien-être dont nous sommes accoutumés à jouir. *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Si vous regardiez votre for-

tune comme l'ouvrage de vos seules mains, de votre habileté plutôt que de la bénédiction du Seigneur, si vous en usiez pour la vanité plus que pour la bienfaisance, ou si vous ne pensiez qu'à l'augmenter, elle ne serait qu'un *édifice bâti sur le sable*, et vous devriez craindre sans cesse les vents et l'orage qui peuvent la renverser. Mais si vous pouvez vous dire que Dieu lui-même a travaillé avec vous, que vous avez su l'intéresser à vos succès par votre piété, votre confiance en lui, votre ardente charité, ah! vous pouvez l'espérer, vos prières lui seront agréables : elles descendront sur vous en bénédictions. Jouissez en paix des dons du Seigneur. Tous les cœurs applaudissent à vos succès : on se plaît à voir l'homme actif et pieux recueillir le fruit de ses travaux : on se réjouit de voir entre les mains de l'homme bienfaisant une abondance à laquelle participe tout ce qui l'entoure et qui semble le patrimoine des malheureux.

Enfin, mes frères, qui que nous soyons, dans quelque situation que nous nous trouvions placés; en demandant à Dieu les biens de la terre, n'oublions jamais qu'il en est de plus excellents. N'oublions pas qu'il est des biens vraiment faits pour notre cœur, des biens éternels auxquels nous devons donner le premier rang. N'oublions pas qu'il est un autre pain, une autre nourriture qui donne la vie à l'âme, dont nous devons nous occuper principalement, pour laquelle il faut travailler plus que *pour l'aliment qui périt*<sup>1</sup>, qu'il faut demander à Dieu avant tout, et que Dieu ne refusera point à nos prières. C'est lui-même qui nous l'a promis : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés*<sup>2</sup>. Puisseons-nous tous en faire l'heureuse expérience! Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Jean vi, 27. — <sup>2</sup> Matt. v, 6.